

AYMERIC PATRICOT

# LA RÉVOLTE DES GAULOIS



AYMERIC  
PATRICOT

*Éditions Léo Scheer*

**Aymeric Patricot**

## **La Révolte des Gaulois**

Et si la crise des Gilets jaunes était aussi la révolte de ces « Gaulois réfractaires » dont parlait Emmanuel Macron ? L'indignation sociale et économique recouperait un besoin de reconnaissance culturelle de la part de ceux que l'on désigne comme les blancs modestes de province. Mobilisant le récit et l'analyse, ce livre poursuit une réflexion débutée dans *Les Petits Blancs*. Pourquoi ces Gaulois s'estiment-ils stigmatisés ? Pourquoi pensent-ils ne pas avoir droit au chapitre au sein des démocraties modernes ? Ne représentent-ils pas une *communauté impossible*, jugée coupable alors qu'on lui répète qu'elle n'existe pas, tenue pour majoritaire alors qu'elle se vit comme reléguée ? Ils participent pourtant à cette société des cultures en archipel, chère à Édouard Glissant,

paradoxalement régie par une forme singulière de libéralisme : le libéralisme identitaire.

Agrégé de Lettres, diplômé d'HEC et de l'EHESS, Aymeric Patricot est professeur, romancier et essayiste.

EAN numérique : 978-2-7561-1318-0

EAN livre papier : 9782756113166

[www.leoscheer.com](http://www.leoscheer.com)

DU MÊME AUTEUR

Romans

*Azima la rouge*, Flammarion, 2006

*Suicide Girls*, Léo Scheer, 2010

*L'homme qui frappait les femmes*, Léo Scheer, 2013

*J'ai entraîné mon peuple dans cette aventure*, Anne Carrière, 2015

Essais, récits

*Autoportrait du professeur en territoire difficile*, Gallimard, 2011

*Les Petits Blancs*, *Plein jour*, 2013 ; Seuil, « Points », 2016

*Les Vies enchantées*, *Plein jour*, 2016

*Les Bons Profs*, *Plein jour*, 2019

Aymeric Patricot

LA RÉVOLTE DES GAULOIS

*Portrait d'une communauté qui n'existe pas*

*Éditions Léo Scheer*

*Les mêmes tendances sont à l'œuvre dans le monde entier. En Europe, les référendums qui se sont tenus sur la question de l'unification ont révélé une faille profonde et qui va en s'élargissant entre le monde politique et les membres les plus humbles de la société qui redoutent que la CEE ne soit dominée par des bureaucrates et des techniciens dépourvus de tout sentiment d'identité ou d'appartenance nationale. [...] Ce sont ces peurs qui sont sous-jacentes à la résurgence des particularismes ethniques en Europe, tandis que le déclin de l'État-nation affaiblit la seule autorité capable de maintenir le couvercle sur les rivalités ethniques. Par réaction, la renaissance du tribalisme renforce le cosmopolitisme chez les élites.*

Christopher LASCH, *La Révolte des élites* (1995)

CHAPITRE 1<sup>ER</sup>  
UN SUJET IMPOSSIBLE

Il est difficile aujourd'hui d'aborder la question de la peau blanche. Quand vous êtes blanc vous-même, le simple fait de la nommer paraît suspect. Soit on vous accuse de *racialiser* les rapports sociaux, c'est-à-dire de substituer à la question légitime de la lutte des classes la question fantasmatique et même criminelle, dit-on, des rapports de race. Soit l'on vous accuse, à l'inverse, de vous inscrire dans un champ de réflexion certes valable – celui de la représentation des races et des ethnies dans le champ social – mais en portant votre intérêt sur le pôle qui attire à lui toutes les récriminations, celui de la peau blanche. On vous soupçonne alors de vous revendiquer de cette couleur : vous ne vous contentez plus de souffler sur les braises, vous devenez l'incendiaire.

Le seul moyen de parer ces accusations sera de vous réfugier derrière une posture très ferme de dénonciation des *privileges blancs*, comme le veut l'expression depuis dix ans, c'est-à-dire une posture morale à charge contre les blancs – ce qui, nous le verrons, pose un certain nombre de problèmes. Ou bien, plus subtilement, d'aborder le thème quand il s'agit des États-Unis, ce qui vous oblige certes à dénoncer comme toujours le privilège blanc mais vous donne néanmoins droit à une certaine liberté sémantique puisqu'il semble bien, comme le souligne avec justesse François Busnel en préface du numéro *De la race en Amérique* (hiver 2018) de la revue *America*<sup>1</sup>, que le mot race soit, « de l'autre côté de l'Atlantique, utilisé tous les

---

1. Voir la bibliographie en fin de volume.



jours, et personne ne se demande s'il fait le jeu de quelque idéologie nauséabonde ».

C'est que le sujet des races a été le plus incandescent du <sup>xx</sup> siècle et qu'il s'annonce comme un sujet majeur du suivant. Nous étions pourtant nombreux à espérer qu'il s'éteigne de lui-même sous l'effet des prises de conscience et des luttes collectives. Évidences scientifiques, condamnations morales, mise en place d'arsenaux juridiques, idéal affiché de sociétés postraciales, le mouvement semblait enclenché vers un monde où les couleurs seraient visibles sans pour autant susciter de méfiances, de défiances ou de stéréotypes. Mieux, le processus de métissage semblait à la fois désirable et d'ores et déjà enclenché : les peaux, se mêlant et se confrontant, perdraient de leurs contrastes et ne susciteraient plus qu'indifférence.

Hélas, le sujet a bien plutôt l'air de se métamorphoser. Tout aussi brûlant qu'au siècle dernier, il suscite des débats nouveaux, des scandales renouvelés, des lignes de fracture toujours plus nombreuses. Si bien qu'il donne même l'impression, non pas de décroître, mais d'envahir une part grandissante du débat public. Les protestations morales inspirées par l'idéal de la République et par l'effroi devant des problématiques perçues comme archaïques n'y font rien : la question raciale tape du poing sur la table. Elle entend bien s'inviter dans les conversations. D'autant qu'elle est très présente aux États-Unis, et même très officielle, alors qu'en France, le vernis républicain cherche à la garder sous le tapis. Mais il ne faut jamais très longtemps, n'est-ce pas, pour que la France cède aux déferlantes américaines.

Vivons-nous par conséquent l'une des phases nécessaires au déploiement d'un monde débarrassé de ses obsessions raciales et des questions culturelles qui leur sont liées ? Ou bien s'agit-il seulement d'une sorte de mauvaise affaire repartant de plus belle, mal contenue par un idéalisme dont la pression n'était pas assez forte ? Dont la pression, même, n'était pas de taille face à quelque chose comme

*la puissance des besoins d'appartenance, les instincts d'identification, les rancœurs et les peurs, le besoin d'aimer ceux qui nous ressemblent ?*

Quoi qu'il en soit, le sujet reste aujourd'hui redoutable. Il fascine parce qu'il convoque des énergies considérables et des sentiments passionnés. Il vous attire, il vous repousse, il finit par vous marquer si vous assumez de prendre part au débat. Mais il pourra vous brûler les ailes, éclipsant tout ce que vous êtes par ailleurs, surtout si vous prenez le risque d'être identifié du mauvais côté de la barrière. À l'inverse, il fera de vous des icônes, il vous propulsera sur des sommets de popularité si vous avez la chance d'embarquer sur l'un des courants dominants de la doxa. Le jeu relevant à ce propos d'une véritable loterie car, en la matière, les revirements d'opinion peuvent être rapides et même impitoyables.

L'écrivain américain James Baldwin, disparu en 1987, est devenu l'une de ces icônes, lui qui s'est jeté à corps perdu dans la compréhension de son époque, qui en a payé le prix – il a quitté les États-Unis pour vivre en France, fuyant le caractère presque insupportable de sa condition noire – avant d'être aujourd'hui célébré comme l'une des grandes consciences afro-américaines. Et c'était toujours avec un certain lyrisme qu'il évoquait la puissance abrasive de ces réalités-là :

Ce pays dans son ensemble, d'Atlanta à Boston, n'est pas seulement un bouillon incandescent de haine raciale – c'est le cas de beaucoup de pays, sinon de tous. Il est surtout une immense loterie paranoïaque, une roue de fortune aux cases blanches et noires. Certains voudraient sortir de leurs peaux blanches et d'autres haïssent violemment leurs peaux noires. [...] Chacun paye le prix [de cette vérité cruciale de notre histoire] et tout le monde le sait (*Meurtres à Atlanta*, p. 23).

En d'autres termes, la réalité des luttes raciales est présente partout aux États-Unis, et sans doute ailleurs aussi, mais personne ne l'admet vraiment en dépit de son caractère inflammable. Et ce qui semble un paradoxe – comment donc taire une réalité si puissante ? – a peut-être valeur d'explication : si l'on nie de telles évidences, c'est qu'on a peur qu'elles vous sautent à la gorge.

À ce sujet, le pari de ce livre sera double.

Tout d'abord, il aura pour ambition de chercher à définir ce que pourrait être un moyen de prendre la parole en tant que blanc de manière aussi dépassionnée que possible, avec l'exigence d'un ton juste, c'est-à-dire en évitant les deux écueils de l'époque. D'une part, celui d'un discours laudateur ou d'un discours de fierté, problématique à la fois parce qu'il y a sans doute quelque chose de ridicule à se targuer d'un héritage dont on n'est en rien responsable, et parce que ces mouvements d'orgueil rappellent de bien curieux fantômes, sans doute insupportables à l'époque. D'autre part, celui d'un discours uniquement à charge, insistant sur la culpabilité blanche, entretenu notamment dans les sphères universitaires et militantes et qui, s'il a bien sûr sa raison d'être et son intérêt en termes de connaissance, ne peut suffire à déterminer la conscience blanche contemporaine. Comment pourrait-on se contenter, pour définir une attitude possible, de se référer à la culpabilité massive d'ancêtres supposés ? Sans parler des difficultés de méthode pour connaître l'histoire et pour définir notre rapport au passé, il est sans doute peu fécond, et même assez mortifère, de ne retenir de celui-ci que ses crimes. Pascal Bruckner a consacré à ce thème une véritable trilogie (*Le Sanglot de l'Homme blanc* [1983], *La Tentation de l'innocence* [1993], *La Tyrannie de la pénitence* [2006]), soulignant les dommages qu'une telle attitude provoquait en termes de lucidité sur notre propre époque, et même ses vanités secrètes :

Le dénigrement de soi dissimule à peine [...] une glorification détournée. Le mal ne peut venir que de nous ; les autres hommes sont animés par la sympathie, la bienveillance, la candeur. Paternalisme de la mauvaise conscience : se penser comme les rois de l'infâme, c'est encore demeurer à la cime de l'histoire (*La Tyrannie de la pénitence*, p. 50).

Il s'agira ainsi d'éviter les discours moralisateurs, dans un sens comme dans l'autre, et de tenter l'évocation précise et neutre, si tant est que cela soit possible, de cette situation si peu décrite en fin de compte, en tout cas en France, qu'est la *blanchitude* – à ce propos, nous préférons le terme plus simple de *blancheur* –, une situation certes délicate, sujette à de nombreuses polémiques, à d'innombrables crispations, mais qu'il peut être intéressant de décrire précisément pour cela. À cet égard, l'esprit de ce livre sera celui d'une certaine curiosité intellectuelle, doublé d'une gourmandise pour les thèmes sensibles, et non pas celui du militantisme. Autant Pascal Bruckner ou, plus récemment, Patrick Buisson dans *La Cause du peuple* (2016) dénoncent l'autodénigrement d'un certain Occident ; autant des auteurs aussi différents que Houria Bouteldja, James Baldwin ou Alain Badiou – que nous citerons dans ce livre – mettent le doigt sur la culpabilité blanche ; autant nous nous contenterons de brosser ici quelques-uns des points de tension de la situation des Français blancs. À cet égard, précisons que le présent volume constituera la suite des *Petits Blancs* (2013), dans la mesure où ces deux livres forment une chronique, personnelle et circonstanciée, destinée sans doute à se poursuivre, et que j'aimerais intituler : *Carnets d'un Français blanc*.

Ensuite, le livre aura le culot d'aborder l'un des thèmes les plus sensibles au sein de cette galaxie nombreuse des questions raciales, l'un des thèmes provoquant la répulsion parce qu'il paraît tout droit

sorti de périodes horribles, incarnant le cauchemar de toute pensée postraciale et prenant à rebours tout ce que nous pensions à la fois juste et acquis : celui de l'émergence d'une communauté blanche, plus particulièrement en France où la question semble encore incongrue, voire intolérable.

Bien sûr, il ne s'agira pas de se féliciter d'une telle émergence ni même de prendre acte d'un phénomène qui reste, à bien des égards, balbutiant, et même tout à fait problématique, comme nous nous emploierons à le montrer. Mais de constater qu'il existe bel et bien des réactions, des identifications, des amorces de raisonnement qui, loin de se cantonner à l'extrême droite comme c'était encore le cas il y a dix ans, diffusent désormais dans une part importante de la population. Par leur ampleur, par leur force d'inertie, par leur insertion dans une dialectique sociétale au long cours, ces réflexes deviennent significatifs et ne peuvent sans doute plus être uniquement stigmatisés, mais doivent aussi être compris.

Cette prise de conscience raciale de la part des blancs me paraît en effet s'inscrire dans la logique d'événements récents. Sans même parler de ces gens que l'on décrit comme suprématistes parce qu'ils affirment leur fierté d'être blancs, voire leur conviction d'une supériorité raciale, il existe ce que certains commentateurs politiques de la vie politique américaine nomment aujourd'hui le *whitelash*, ou *contrecoup blanc* – nous y reviendrons. Le fait que se développent des sociétés multiculturelles provoque une prise de conscience raciale, dans un premier temps chez les minorités, dans un second temps dans le groupe considéré comme majoritaire. Phénomène qui s'accroît lorsque certaines de ces minorités mènent une lutte pour la reconnaissance de leurs droits, et même pour la reconnaissance d'une culture spécifique. Cette prise de conscience est vivement souhaitée par ceux-là mêmes qui se montrent critiques envers les privilèges blancs : ils considèrent que le principal de ces privilèges est précisément de ne

pas être toujours conscient de sa couleur de peau ; il convient donc d'aider les blancs sur ce chemin-là.

Dans ces conditions, n'est-il pas malvenu de stigmatiser cette prise de conscience ? Ne s'agit-il pas d'une inconséquence, pour ne pas dire d'un paradoxe, relevant en la matière de la fameuse injonction contradictoire, donc d'une forme d'intimidation ? *Nous dénonçons les privilèges de votre groupe mais nous vous interdisons de vous considérer comme un groupe, à moins d'entretenir l'autodénigrement. Vous êtes structurellement coupables, mais vous n'en êtes pas consistants pour autant. Autrement dit, vous êtes des coupables fantômes, des méchants sans visage, des complotistes qui s'ignorent.* Tout est ainsi fait pour qu'émerge une communauté blanche, mais tout est fait pour que celle-ci reste impossible.

Le mouvement des Gilets jaunes, qui a surpris la totalité des analystes de la scène française à la fin de l'année 2018 – qu'ils soient économistes, politologues ou sociologues –, a spectaculairement manifesté ce retour de l'impensé. Bien sûr, il s'agit avant tout d'un mouvement social, d'une colère contre le spectre du déclassement, notamment dans les petites villes et les zones rurales. Mais j'aimerais montrer, comme cela n'a pas été vraiment dit, que cette révolte d'une grande partie de la province française contre Paris se superpose en grande partie à une question culturelle, et même ethnoculturelle. C'est ce qui a fait, selon moi, son caractère explosif. Le fait de s'en tenir à des considérations sociales empêche toute compréhension profonde de l'événement. La composition des manifestants, les discours de part et d'autre, les étincelles à la fois politiques, économiques et langagières, tout me paraît innervé par de puissants mouvements de fond qui relèvent de symboliques identitaires – que ce soit d'ailleurs dans le camp des révoltés ou dans celui d'une certaine bourgeoisie parisienne, souvent allergique

au spectacle de ces paysans, de ces employés, de ces entrepreneurs prenant d'assaut les ronds-points pour afficher sur tous les écrans du monde leurs visages parfois décrits comme *rougeauds* sur les réseaux sociaux, parfois comme *stupides* par les membres de l'intelligentsia. Pour ne citer qu'une occurrence de ce mépris, on se souviendra longtemps des propos de l'ancien responsable de la communication de François Hollande, Gaspard Gantzer, déclarant sur un plateau télévisé, le 18 février 2019 : « Si on faisait des tests de QI à l'entrée des manifestations, il n'y aurait pas grand monde. »

Dans mon livre *Les Petits Blancs* (2013), j'esquissais le portrait d'une population que personne ne voyait parce qu'elle n'entrait dans le champ d'aucun radar idéologique : trop blancs pour intéresser la gauche, trop pauvres pour intéresser la droite, ces « blancs pauvres prenant conscience de leur couleur de peau dans un contexte de métissage » avaient attiré mon attention parce que j'avais fini par en croiser beaucoup et que le contraste entre l'interdiction qui était faite d'en parler – sous des prétextes contradictoires : ils seraient trop peu nombreux, ils ne seraient pas de vraies victimes, ils n'existeraient tout simplement pas – et la forte charge émotionnelle de leurs témoignages devenait ridicule. L'un des aspects frappants de la position qui me paraissait être celle des petits blancs était leur résignation : accablés par leur quotidien, intimidés par la brutalité environnante et par le procès permanent en illégitimité, la plupart courbaient l'échine. Certains disaient envier ces jeunes de banlieue qui avaient le courage ou l'inconscience de manifester leur mal-être par la violence. Mais, dans les campagnes, il leur paraissait inimaginable de brûler des voitures ou de prendre le chemin de la résistance physique, notamment pour des questions de densité démographique. Moi-même, il ne m'était pas venu à l'esprit de prédire un quelconque soulèvement de ces populations dont j'avais pourtant perçu le désespoir. Il paraissait entendu que la tristesse ou la colère

pouvaient sédimenter sans remonter à la surface de la vie politique, pour enfin gentiment s'éteindre dans une sorte de hoquet fataliste.

Je m'étais trompé. Les petits blancs ont franchi le Rubicon. De même qu'aux États-Unis le *whitelash* a semble-t-il mené au pouvoir un Trump totalement décomplexé sur ces questions de couleurs de peau, de même nous avons assisté, en France, à la chute d'une barrière symbolique : une part importante de la population française, qui se perçoit comme marginalisée et méprisée, et qu'une autre partie de la population méprise en toute bonne conscience, a décidé de ruer dans les brancards, et plus seulement par le vote, puisqu'elle tient ce vote pour inopérant. À cet égard, je pense que nous payons aujourd'hui le sentiment durable qu'il existerait une véritable oligarchie au pouvoir, ainsi que les effets de décennies de *Front républicain*, ce barrage organisé par les partis de gouvernement contre le populisme de droite. S'il peut paraître en effet légitime de tenir à l'écart des figures politiques porteuses de menaces pour la démocratie, néanmoins, il n'est pas anodin de stigmatiser un tiers de la population française et de la disqualifier ainsi dans les débats. La bonne santé d'une démocratie libérale tient à l'intégration de la population dans la prise de décision collective. La politique n'a-t-elle pas à voir avec la mécanique des fluides ? Clientélisme et populisme ont certes le défaut de renoncer à la dignité pour épouser les desiderata du moment ; mais, à l'inverse, les protestations de moralité trop rigides, souvent héritées d'époques révolues, provoquent de véritables bulles de rancœur.

Une première bulle a donc éclaté. Elle a pris la forme d'une marée jaune et s'est répandue sur le territoire français, se frayant un chemin jusque sur les boulevards de la capitale. Je ne sais pas quelles formes prendront les prochaines bulles, ni dans quelle incarnation politique elles pourront se précipiter. Mais j'aimerais esquisser quelques traits de ce qui me paraît pouvoir être interprété, en grande partie, comme



une révolte des Gaulois – celle qui vient de s’amorcer, et dont nous verrons sans aucun doute, dans les années à venir, d’autres soubresauts. Sachant que je pourrais d’ores et déjà donner la définition suivante des Gaulois dans ce livre : il s’agira, non pas simplement des blancs pauvres mais des *blancs modestes de province*, tous ces blancs qui, consciemment ou non, se dressent contre un pouvoir central au nom d’une dignité bafouée, d’un attachement à un territoire et d’un certain nombre de valeurs qui, bon an mal an, définissent quelque chose comme une culture.

En 2013, j’étais parti de mon point de vue de professeur en région parisienne. C’était à l’occasion de mon travail en collège difficile que j’avais à la fois pris conscience, précisément, de ma couleur de peau, et de l’existence de ces élèves qui rasaient les murs parce qu’ils étaient minoritaires. L’ironie de l’histoire veut que j’aie précisément quitté Paris quelques mois avant l’élection d’Emmanuel Macron. Rejoignant une petite ville, j’ai accédé sans le savoir aux premières loges du spectacle qui s’annonçait.

C’est donc assez naturellement que ce livre commencera par le récit de mon arrivée dans une province qui s’apprête à ruer dans les brancards. Je ferai part aussi de mes doutes de progressiste bon teint, fort de ses convictions démocrates et libérales, mais prenant soudain conscience que notre régime pourrait bien ne pas être ni si démocrate ni si libéral qu’il le prétend... Ensuite, j’entrerais plus avant dans le secret des paradoxes et des tensions de la situation du Gaulois. Je commencerai par examiner ses revendications sociales, celles qui ont occupé le devant de la scène et saturé le discours des éditorialistes, avant de montrer qu’elles recouvrent bien souvent un certain nombre de blessures narcissiques. Il s’agira enfin d’esquisser par petites touches ce qu’on pourrait appeler le *paysage identitaire français*, cette mosaïque de personnages culturels auxquels tout le monde fait référence sans se l’avouer tout à fait, quand bien même ils seraient à la fois contestables

et mouvants, et parmi lesquels vient de resurgir un nouveau visage : celui du Gaulois, précisément.

Avant d'entamer ce livre, il me paraît utile de préciser le point de vue dont il est porteur sur la question raciale, et même son positionnement sur l'échiquier politique, tant nous guettons, en France, la nature du camp auquel nous pouvons raisonnablement attacher un auteur : nous nous estimons certes en démocratie libérale, mais nous vivons dans un pays qu'on aime décrire habité de monstres, et nous apprécions d'être rassurés quant à la nature profonde de notre interlocuteur. Donne-t-il suffisamment de gages de son implication réelle dans le camp du Bien, c'est-à-dire du progressisme ? Les crimes de Vichy mais aussi, davantage encore aujourd'hui, ceux de la colonisation, dressent des sortes de spectres au-dessus de toute conversation sur les thèmes de la race et des identités.

Dans ce contexte, le simple thème de la couleur de peau blanche semble devoir rattacher celui qui s'en empare au camp conservateur, comme on me l'a parfois fait comprendre à propos des *Petits Blancs*. Or, si l'on admet de façon bien téméraire qu'effectivement, un intérêt prononcé pour cette question-là signale une certaine appétence pour les combats d'arrière-garde et surtout pour les questions de culture et de civilisation, souvent identifiées à droite, alors il ne paraît pas absurde de conseiller à toute personne se positionnant à gauche de se renseigner sur ces questions-là tant il est vrai qu'en politique, la connaissance de l'adversaire est au moins aussi indispensable que la mise en clair de ses propres valeurs. On ne combat efficacement que celui que l'on connaît, celui que l'on circonscrit, et je ne pense pas que l'aveuglement ait été jamais de bon conseil.

En outre, je pense que le clivage gauche-droite évolue constamment et qu'il est même bousculé, voire dépassé, par des thèmes qui s'imposent à lui régulièrement, et de manière massive. Certaines

réalités mondiales impriment leur tempo, certains phénomènes exigent que tous les partis s'en emparent – il suffit de penser à la question du réchauffement climatique –, si bien que le renvoi mécanique de ce genre de question vers un bout ou l'autre du spectre politique peut paraître dérisoire, et même assez mesquin. Certains mouvements de fond précèdent largement la nécessité des positionnements politiques. Ces derniers n'ont pas d'autre choix que celui de se caler sur des réalités qui détiennent seules la puissance de changer le monde. Avant d'émettre un jugement, il faut, la plupart du temps, s'efforcer de comprendre. Le réflexe inverse pourrait vous coûter l'impuissance et le ridicule.

D'autant que cette question des cultures et des couleurs de peau, identifiée donc à droite, la gauche sait parfaitement s'en emparer quand il le faut. Elle en a même fait son fer de lance quand, dans les années 1980, mal à l'aise avec le problème du chômage qu'elle ne parvenait pas à résoudre et prête à défendre, avec cette mondialisation dont elle décidait de chanter tout à coup les louanges, cette idée que la France et l'Europe devaient renoncer à l'industrie, donc à sa classe ouvrière, elle a choisi l'antiracisme comme la principale de ses valeurs – tout au moins dans ses discours, ironiseront certains. Le thème des cultures n'est donc pas tout à la droite : il est en réalité segmenté, les partis politiques se répartissant d'une certaine façon les prés carrés, tant et si bien que le vote a parfois tendance à s'aligner sur des postures raciales, s'inscrivant une nouvelle fois dans une influence américaine – nous y reviendrons. Par ailleurs, la segmentation ne se décide pas en une seule étape : le phénomène du *whitelash* est là pour nous montrer qu'en la matière, toutes les positions se répondent, réagissent les unes aux autres, se définissent même chacune en grande partie par rapport à celle qui lui fait face.

En guise d'ouverture, j'aimerais donner ici un seul exemple de cette prédominance fréquente de la question culturelle à gauche, un exemple spectaculaire qui n'annule en rien la légitimité de telles considérations mais qui souligne, selon moi, un certain *oubli* de la question sociale, très dommageable pour le camp qui s'en estime pourtant porteur et menant directement à cette situation baroque, visible dans la plupart des pays occidentaux, voulant que ce soit l'extrême droite – ou les populismes, diront certains – qui s'en présente désormais comme le seul porte-étendard, ce qui est un comble.

Cet exemple, c'est celui de l'actrice Meryl Streep, endossant, le temps d'une campagne électorale, le rôle de porte-parole d'un Hollywood vent debout contre Donald Trump. Dans un discours certes bien tourné, frémissant d'autosatisfaction morale et d'indignation contenue, l'actrice multi-oscarisée s'est dressée contre la vision étriquée des États-Unis nourrie par son président :

Pour reprendre ce que Hugh Laurie disait : vous et tous ceux qui se trouvent dans cette salle appartiennent aux catégories les plus vilipendées de la société américaine d'aujourd'hui. Pensez-y : Hollywood, les étrangers, et la presse... Mais qui sommes-nous, et qu'est-ce que Hollywood, en fait ? C'est juste [et le diable réside dans ce *juste*] une bande de gens venus d'ailleurs. Je suis née et j'ai grandi et j'ai été éduquée dans les écoles publiques du New Jersey. Viola [Davis] est née dans la cabane d'un métayer de Caroline du Sud, avant d'aller à Central Falls, Rhode Island ; Sarah Paulson est née en Floride, élevée par une mère célibataire à Brooklyn. Sarah Jessica Parker vient d'une famille de sept ou huit enfants de l'Ohio. Amy Adams est née à Vicence, en Italie. Et Natalie Portman est née à Jérusalem. Où sont leurs actes de naissance ? Et la belle Ruth Negga est née à Addis-Abeba, en Éthiopie, et a grandi à Londres – non, en Irlande je crois, et elle est nommée ici pour son rôle

|   |            |
|---|------------|
| <u>Chapitre 5 – Protestation d’existence.....</u>   | <u>129</u> |
| <u>Gilets jaunes et banlieues.....</u>  | <u>129</u> |
| <u>Whitelash à la française.....</u>  | <u>135</u> |
| <u>Denis, heureux de voir son peuple se soulever.....</u>                                       | <u>148</u> |
| <u>« Vous êtes déjà morts ».....</u>  | <u>154</u> |
| <u>Le malaise provoqué par la peau blanche.....</u>   | <u>159</u> |
| <u>Un petit blanc à Saint-Germain, ou comment se décider</u><br><u>à parler de la race.....</u> | <u>163</u> |
| <u>Un exemple de posture blanche authentique.....</u>   | <u>167</u> |
| <u>Sous-estimation de la question culturelle.....</u>   | <u>170</u> |
| <u>Les trois façons de rejeter la question identitaire.....</u>                                 | <u>178</u> |
| <br>  |            |
| <u>Chapitre 6 – Un nouveau pôle identitaire.....</u>  | <u>189</u> |
| <u>Les trois pôles identitaires français.....</u>   | <u>189</u> |
| <u>Dispersion des identités, nouvelles blancheurs.....</u>                                      | <u>197</u> |
| <u>La question des marges.....</u>  | <u>202</u> |
| <u>Les marges qui se confondent.....</u>  | <u>207</u> |
| <u>Méfiance vis-à-vis de la banlieue.....</u>   | <u>209</u> |
| <u>Jusqu’où tolérer les tensions ?.....</u>   | <u>212</u> |
| <u>Alliance banlieue-grande bourgeoisie.....</u>  | <u>218</u> |
| <u>La révolte des Gaulois, nouvel épisode de la créolisation du</u><br><u>monde.....</u>        | <u>224</u> |
| <u>La lutte contre le système est-elle antisémite ?.....</u>                                    | <u>227</u> |
| <br>  |            |
| <u>Chapitre 7 – Naissance d’un nouveau personnage.....</u>                                      | <u>235</u> |
| <u>Le Gaulois, cousin du petit blanc.....</u>   | <u>235</u> |
| <u>Le cauchemar de l’extrême droite.....</u>  | <u>238</u> |
| <u>Ambiguïté de la position majoritaire.....</u>  | <u>241</u> |
| <u>L’idée contestable d’un racisme systémique.....</u>  | <u>243</u> |
| <u>Le blanc, couleur neutre ?.....</u>  | <u>245</u> |
| <u>La communauté majoritaire a-t-elle le droit d’avoir</u><br><u>sa culture ?.....</u>          | <u>247</u> |

## REMERCIEMENTS

*À Marc-Olivier Bherer, journaliste au Monde,  
qui m'a donné l'idée d'un article,  
À Fabien Verdier et à la fondation Jean-Jaurès  
qui m'ont invité pour une conférence,  
À Sybille Grimbert et à Florent Georgesco, éditeurs,  
qui m'ont suggéré d'en faire un livre,  
À Angie David et à Léo Scheer qui l'ont finalement publié.*